

## Dans la série RAPATRIEMENT :

**« L'homme, dont la patrie et la terre natale ne peuvent se confondre,  
ne sera jamais qu'un être écartelé en proie à de perpétuels déchirements »**

*Pour que nos descendants n'oublie pas.*

**EXPATRIATION - DESINTEGRATION 500% par Jean Diaz** « Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément... »

C'est ce que je vais essayer de faire dans ce qui suit, sans être amer mais en restant honnête et objectif. « Juin 1962, il fait nuit, et nous sommes des centaines de jeunes, moins jeunes, vieillards, sur le parking de l'aéroport de la Sénia, attendant qu'il y ait des places disponibles dans les avions à destination de la France. Inconscients de la réalité de ce qu'il se passait, nous dansions, dehors tandis que d'autres embarquaient. Où allions nous atterrir? Marseille ? Lyon ? Paris ? Pour nous, ce fut Toulouse. Nous pensions que nous reviendrions à SBA dans peu de temps...

Le temps de commencer à nous acclimater à Perpignan où nous avons été brièvement hébergés chez une sœur de ma belle-sœur, nous parvenons à obtenir une chambre d'hôtel, non loin de la gare.

Après 8 jours de cette vie, (à 4 dans une chambre de 15 m<sup>2</sup>), dans cette ville inconnue et quelque peu hostile (La France n'a jamais trop déroulé le tapis rouge aux immigrants indésirables dont nous étions. L'histoire l'a vérifié pour les Polonais, les Italiens, Les Espagnols, les Portugais, etc...). Ma mère décide de prendre le train pour Marseille, afin de prendre ensuite un bateau et rentrer chez nous. Tant qu'à mourir, autant que ce soit sur notre terre natale... Elle comptait chaque jour ce qu'il lui restait dans le porte monnaie, car il faut dire que nous avons quitté SBA avec la somme astronomique de 70.000 francs. (anciens bien sûr). Pour les plus jeunes, épargnons leur la conversion : en euros : 106 € environs. Et avec ça on se faisait traiter de capitalistes qui avaient exploité les arabes, que nous n'avions que ce que nous méritions... (Propos adressés par des adultes marseillais aux quelques adolescents pieds-noirs que nous étions.) Une fonctionnaire du bureau des rapatriés "rue Breteuil", nous incitait sur un ton péremptoire à quitter Marseille pour nous "loger" dans des camps spécialement aménagés pour nous, dans l'est de la France. Camps de toile faits de tentes, 56 lits Picot, cuisines de campagne, le tout gracieusement mis en place par les préfectures, pour loger les "scorpions" que nous étions aux yeux du grand Charles. Au lycée de la Capelette, où ma mère avait tenu à m'inscrire, je lisais dans les yeux des professeurs cette indifférence qui leur seyait si bien à l'époque. A part quelques élèves aussi peu motivés que moi pour ces études dont je me moquais complètement, les autres m'évitaient, m'ignoraient. On redoute toujours l'étranger, cet inconnu dont on ne sait rien. J'étais celui-là, "l'étranger", celui dont les parents avaient sans doute du sang sur les mains.

Non, aucun de mes ancêtres n'avait de sang sur les mains, mais plutôt de la sueur sur tout le corps, car les pionniers Espagnols qu'ils étaient n'avaient pas hésité, en 1850, à quitter l'Andalousie pour bâtir une Algérie Française, en travaillant dur probablement dans la région d'Hamam Bou Adjar. Mon grand-père paternel et mes deux oncles fabriquant du charbon c'est là une image des capitalistes que nous étions sensés être que la France Métropolitaine devait sans doute ignorer...

Et nous voilà dans ce train qui nous conduit à Marseille. Ma mère, alors âgée de 54 ans, ma grand-mère, qui en avoisinait plus de 72, et qui se laissera mourir de tristesse et de désespoir, (refusant de manger et de boire, elle pesait alors 36 kg) d'avoir du quitter son Algérie natale (elle naquit à Boucanais) ma sœur, 20 ans et moi avec mes certitudes et mes convictions de 17 ans.

Finalement nous ne retournerons pas à SBA, nous commençons une "vie nouvelle" dans la cité phocéenne. Comme l'écrit Adrienne : Intégration ZERO. Nous n'étions pas les bienvenus dans la capitale méditerranéenne.

Plus de 40 ans après, je préfère dire, quant à moi parler "d'EXPATRIATION et de DESINTEGRATION."

500% ! Nous avons été déracinés, quels repères nous reste-t-il de notre adolescence? Où sont nos quelques jouets, confidents de nos nuits d'angoisses, de nos peurs d'enfants, que nous aimerions revoir aujourd'hui ? Partis! Détruits! Perdus à jamais dans les nuits brûlantes sous les tirs des mitraillettes qui crépitaient sous nos fenêtres.

Notre arrivée à Marseille, si elle a suscité de la compassion chez certains, je dois avouer que j'ai ressenti chez beaucoup d'autres, cette ségrégation typiquement Franco-française, et cette tendance à dénigrer et bannir tous ceux qui ne sont pas un pur produit de l'hexagone. Sans esprit de polémique,

mais simplement pour mémoire, je précise que même en 1988, à Marseille, j'ai essuyé quelques invectives relatives à mes origines pieds-noirs, mais je me dois de rester objectif et honnête, cela ne revêtait plus l'ampleur des années 60, et ces attaques provenaient de vrais frustrés (es) dont les ancêtres occupaient la ville depuis des siècles...

Il y aurait de quoi faire un livre, mais ça prendrait trop de place, et il faut en laisser pour les autres.

45 ans après je n'ai pas de rancœur. J'ai eu ma revanche, comme mes ancêtres je me suis retroussé les manches et mis au travail sur cette terre métropolitaine. A 62 ans, je peux dire que je me suis fait tout seul, autodidacte de la vie, j'ai volontairement cessé de travailler à 42. Je ne dois rien à cette France pour laquelle je me serais fait tuer au son de la Marseillaise, si on me l'avait demandé alors. Depuis, j'ai compris que mes ancêtres n'ont jamais été gaulois, contrairement à ce que l'on nous enseignait à l'école. Les Wisigoth étaient en Espagne depuis fort longtemps et là sont mes racines.

Aujourd'hui, je suis français sur ma carte d'identité, mais avant tout pied-noir dans mon cœur, et espagnol par le sang qui coule dans mes veines.

Je ne renierai jamais mes origines, surtout après avoir été relégué dans les années 60, et peut-être même encore aujourd'hui parfois, dans les 40èmes priorités, du fait de mes ascendances hispano pieds-noirs. Ne soyons pas dupes, il y a encore aujourd'hui des silences qui en disent plus que des mots.

Je n'aurais jamais changé mon nom pour un patronyme à consonance plus française, mais je comprends qu'on puisse avoir envie d'être reconnu, même si, pour cela on doit mettre un masque pour se fondre dans la masse. Masque derrière lequel on souffre et on pleure. Je me suis battu, au propre comme au figuré, physiquement, verbalement, mais j'ai toujours tenu bon face à cette adversité hexagonale. J'ai conservé "*un peu*" (beaucoup) de mon accent pieds noirs.

J'ai beaucoup bougé pendant 25 ans: (19 déménagements, France, Europe, Afrique, Amérique du sud, DOM, etc..) Mais ça c'est une autre histoire... »